

Éclaircir les murs

Félix Durand

chien sauvage chaise tombée = tabouret se renverse
 le Fameux murs ? briques ? fissures ?
 Kahwa murs (reflet des têtes
 coupées)
 pression vive sur la nuque agro agoraphobe
 sang trottoir -----> vélo
 rouge pour violer le ciel pylône -----> orthographe ?
 XYZ comme un chat perdu/accident s'installe (dans mes paumes ?)
 scie
 réverbère au mauvais endroit (déménager/ à louer
 remplacer/déplacer les réverbères) permis----> papier/contrat/
 dôme ? pacte / signature
 lierre disloquer les XYZ
 ruche mon ventre s'enfle de (insectes/fruits trop mûrs/forêts
 vierges)
 rouille
 épaules dociles face à la pluie (battante)
 enterrement pâle
 modeler létal
 murs
 cailloux -----> ongles poussent pour cueillir les cailloux
 fer-----> chemin de fer-----> sortir de toi en chemin de fer

Épaules dociles sous la pluie, je déplace les réverbères (éclaircir les murs). Quelqu'un quelque part écoute le chant d'un tabouret qu'on renverse. Au loin, deux scies s'endorment sur des paumes de briques. Nul escalier, nul pylône pour s'élever au-dessus du lierre qui étouffe les ruches. Tu dis *mon ventre s'enfle de fruits trop mûrs, il y aura du sang sur les trottoirs*. Les paroles sortent de toi en chemin de fer, j'entends nos ongles pousser pour cueillir les cailloux. Demain, nous regarderons l'enterrement pâle des chats perdus.

Toxicodendron

Félix Durand



Toxicodendron radicans

Nom commun : Herbe à puce

Localité : Dunham

Date : 15 mai 2018

Habitat : Pousse en grande quantité à l'orée du bois, là où on retrouve le plus d'herbes hautes. Grimpe aux arbres. Sol de pauvre qualité (quelque peu rocailleux). Plus nombreux au soleil. Description : Trifolié envahissant. Contient de l'urushiol, puissant allergène. Petites fleurs blanches à l'été.

Collection : Herbarium du CÉTUQ

Spécimen recueilli par Félix Durand, adjoint à la recherche et à la coordination du CÉTUQ

Une muraille de lierres
parfum vert du muguet
le coyote hurle

J'avais envoyé le ballon de soccer par-dessus le filet, il s'était envolé pour terminer sa course à l'orée du bois interdit qui se dressait maintenant devant moi comme une immense église de briques vertes où le lierre semblait vouloir m'étrangler pour ensuite m'avalier. L'automne venait tout juste de poser ses valises sur la campagne, les feuilles des érables à sucre et des bouleaux blancs s'immolaient doucement, presque à mi-voix, tandis que je m'enfonçais dans cette jungle avec mes shorts trop courts et la petite casquette que mon grand-père m'avait ramenée de Ljubljana. Les mûriers n'avaient pas donné de fruits cette année, mais leurs épines me cisailaient la chair et les entailles laissaient apparaître sur ma peau de minces filets de sève semblables à ceux qui suintaient des épinettes de Norvège dont nous nous amusions parfois, ma sœur et moi, à percer l'écorce avec nos canifs. Mon ballon était emprisonné dans les griffes des trifoliés qui me narguaient avec leurs fleurs aussi blanches que les amanites vireuses (nous les appelions les anges de la mort) poussant un peu partout dans cette forêt et je n'osais pas le récupérer. Mon père avait, la semaine précédente, défié ce boisé avec son coupe-bordure ; il en avait subi les conséquences et à présent, j'entendais sa voix, imposante comme les crocs d'un chien, résonner dans ma tête : *si tu touches à la plante, dans 24 heures tu souffriras comme tu n'as jamais souffert et tes mains se recouvriront de pustules*. Ce ballon valait cependant bien plus que l'avertissement de mon paternel et je l'avais récupéré précautionneusement, tentant d'éviter tout contact avec l'herbe à puce, retenant mon souffle afin que mes mains ne commettent pas d'impair. Je m'étais échappé de ce piège où les odeurs, trop fortes et trop confuses, me donnaient une migraine et j'étais retourné jouer en m'appliquant pour ne pas frapper mon ballon trop haut, le soleil commençait à décliner et le ciel prenait peu à peu des teintes rosées semblables à la calamine que mon père appliquerait, le lendemain, sur mes bras.

Clarté du smog

Félix Durand

Je sonde le mur de l'appartement. Aucun relief ni récit. Je cherche désespérément une faille, un clou sur lequel m'écorcher la main afin que mon sang tache le vide. Quelque chose aurait peut-être lieu : un peu de rouge sur le blanc, un peu de sang sur la toile. Je vois mon reflet dans la télévision. Je suis grand et nu comme dans les autoportraits d'Egon Schiele. Des arbres tombent et se fracassent dans ma tête, ma salive goûte le goudron et j'ai du chardon dans les os. Dehors, un chien hurle. J'entends l'agonie des lampadaires et la sécheuse qui tourne. Il y a bruit, il y a musique, mais lorsque mon regard accoste sur la fenêtre close, je ne vois que l'hiver qui s'installe telle la poussière sur une chaise. Le robinet coule, un piège à souris se referme, une mouche se pose sur le mur. Les marteaux font toujours des entrechats dans mon crane. J'ouvre mon pilulier pour gober l'Asénapine, le Citalopram, le Krystexxa. Je tente de tuer la mouche, ma main s'écrase contre la cloison. J'exige le retour à un terrier où le noir éclaire le blanc, je veux creuser, m'enfoncer sous les racines pour rejoindre les langues enterrées. Chaque mot prononcé nous endette. Chaque échange est une transaction d'où je sors perdant. Je te parle, tu me vends un objet. Je ne désire pourtant qu'un incendie qui dévasterait le fleuve. Je veux cette image précise de feu sous les ponts, je veux sentir la chaleur des flammes qui l'emportent peu à peu sur l'eau. Quand les gens s'affoleront, ils comprendront le sens de s'affoler. Tout à un prix. Femme,

son, chaise. Chaque naissance est une signature renforçant le contrat, chaque corps est une marchandise, chaque mort clôt le pacte. L'extérieur est un commerce de lumière où chaque parole se livre une guerre. Chaque amitié est inévitablement décevante et l'effort se solde par un échec. Cela ne changera pas. Je ferme les yeux. Je souhaite une prophétie animale, une lueur qui me rapprocherait du renard d'*Antichrist*. Avant, je rêvais que tes doigts se posaient sur ma peau de cathédrale muette. Nos silhouettes atteignaient le jour et nous entendions enfin les trains s'enfuir. Alcools forts, somnifères, rien de cela ne freinait notre envol. La musique de notre chair aveugle lapidait les cafards dans nos têtes. À mon réveil, j'avais un chant de boue pris dans la gorge, un tremblement dans le périmètre du feu. Je suis dorénavant devant toi en ton absence. J'ai les bras faibles à force de soutenir ma charpente. Je glisse mes doigts dans ma gorge pour reproduire les cris des bêtes blessées et je ne parviens qu'à salir le carrelage. Pourtant, derrière le mur, une parole bestiale m'appelle. Il me faudrait une barre de fer pour rejoindre les goupils. Je n'ai à portée de main qu'une de tes lettres. *Nous longerons les terrains minés en quête d'un peu de sel à déposer sur nos langues avant que s'éteigne novembre. Les corps nous suivront dans notre sommeil.* Je te l'ai souvent dit, je ne connais rien à la violence ni au désir qui secrète ses morsures. J'ai simplement su braver le vent de tes lettres lorsqu'elles s'effondraient au fond de mes tiroirs. Je m'assois. L'espoir quitte la ville. Il y a des usines

dans la clarté du smog et un parfum d'ambulance dans l'air. Je voudrais sortir, mais on a volé ma porte. Je devrais m'habiller, mais je n'ai pas fait de lavage. Si je regarde vers la ruelle, il n'y a pas d'écureuils, si je regarde dans les arbres, il n'y a pas d'oiseaux. Je rature de vieux poèmes. Je récite. *Les morts qui pleurent brûlent moins vite.* Cette phrase n'est pas de moi, je l'ai déjà entendue, je l'ai déjà lue. *C'est une parole fantomatique* m'aurais-tu dit. Il est trop tard, les lumières sont éteintes, la corde est nouée, le tabouret se renverse. Il ne reste que le mur, mes plantes à arroser et un récit à terminer.

Renommer à nouveau : territoire du langage et lieux de mémoire

Félix Durand

On n'habite pas le territoire simplement en y pénétrant. Il est également faux de croire que l'habiter est indissociable de l'idée de confort. Quand je marche, je ne m'attarde pas aux œuvres peintes sur les murs, ni aux arbres en fleurs, ni aux beaux patios des belles maisons. Ces détails masquent une violence que l'on tente d'éviter à tout prix. J'entre dans une ruelle où je vois un sans-abri en sang. Premier réflexe : je dévie de ma route, m'éloigne et m'extasie devant un graffiti. Cette attitude me dérange et je ressens une honte innommable. Je me demande si, en agissant de la sorte, j'habite vraiment le territoire. En évitant ce qui me trouble, j'habite plutôt en renard. J'entre dans une ruelle comme l'animal entre dans son terrier. Je ne regarde ni n'entends réellement. Il fait noir. Je marche dans les rues pour m'y cacher et m'y aveugler. À mes yeux, la poésie doit mettre en lumière ce que nous plaçons volontairement dans notre angle mort, ce que nous ne voulons pas voir, ni entendre, et surtout, ce que l'on cherche à oublier lorsque ce n'est pas déjà fait. De Certeau dans *L'invention du quotidien* affirme :

Habiter, c'est narrativiser [...]. Il faut réveiller les histoires qui dorment dans les rues et gisent quelquefois dans un simple nom [...]. Certes, les récits ne manquent pas dans la ville. La publicité, par exemple, multiplie les légendes de nos désirs et de nos mémoires en les racontant avec le vocabulaire des objets de consommation [...]. Mais la ville est le théâtre d'une guerre des récits, comme la cité grecque était le champ de bataille des guerres entre les dieux. Chez nous, les grands récits de la télé ou de la publicité écrasent ou atomisent les petits récits de rues ou de quartiers. Il faudrait que la réhabilitation vienne au secours de ces derniers.

C'est dans cette lutte, dans ce combat entre *fictions dominantes* et *fictions mineures*, pour reprendre des termes chers à Suzanne Jacob, que l'écriture peut s'inscrire. S'il me semble évident que la création littéraire ne doit pas se borner à répéter l'histoire que toutes et tous connaissent pas cœur, il ne faut pas non plus penser que toute écriture des ruelles ou encore des parcs résiste aux *fictions dominantes*. Certains pièges guettent l'écrivain·e qui croit, en s'intéressant à ces petits lieux cachés, proposer quelque chose de neuf. Il ne faut pas oublier que ces espaces, aussi peu fréquentés soient-ils, ont leur propre mémoire. L'écriture poétique doit tenter de dépasser la simple description de ce que nos sens captent. Elle ne doit pas non plus se limiter à décrire l'expérience esthétique ou le rapport phénoménologique que peuvent entretenir sujet et territoire. Lorsque j'écris, lorsque je déambule, j'essaye, sans prétendre y parvenir, de creuser la mémoire des lieux et c'est souvent quand j'y parviens que je constate une certaine violence.

Je marche sur la rue Rachel sans savoir qui était cette Rachel. Puis-je réellement écrire sur ce lieu si j'ignore tout de son histoire, si je flâne simplement à la surface de ce territoire sans m'enfoncer dans sa signification ? Je fais des recherches et je découvre que seulement 6 % de la toponymie montréalaise comporte des noms féminins. Comment écrire après cela ? Durant un souper de famille, mon

oncle me dit que c'est bien normal puisqu'il y a plus d'hommes que de femmes qui ont marqué l'histoire. Quand je lui demande d'où il tient son information, il me rétorque que tout le monde sait cela, que c'est une évidence, que tous les livres d'histoire le disent et que les femmes commencent tout juste à se tailler une place dans le monde. Je lui demande s'il lui arrive de penser que l'histoire qu'on nous raconte est construite de façon à taire certaines choses. Il me répond : « Tu ne voudrais quand même pas changer des noms de rues masculins par des noms féminins ! ».

Je me souviens que dans un séminaire universitaire, un conférencier nous avait martelé qu'en nommant les lieux on leur donnait du sens. J'ai souvent l'impression que c'est le contraire. Je pense à *Pas de tombeau pour les lieux* de Judy Quinn, à ce qu'il y a de ridicule à donner un nom aussi poétique (L'Auberivière) à un endroit aussi laid (la banlieue de son enfance). Je me demande s'il y a réellement un hommage dans le fait de donner à l'horrible autoroute 40 le nom de Félix-Leclerc. N'y-a-t'il pas là acte réducteur, acte de saccage de la mémoire, acte insensé ? À l'inverse, si la toponymie est réellement synonyme d'hommage, je me demande à quoi l'on pensait lorsqu'on a décidé de créer une rue Amherst en l'honneur de Jeffery Amherst qui, en 1773, proposait à son état-major de distribuer des couvertures infectées de variole aux Premières Nations afin de les supprimer. Même nos

noms ont leur propre mémoire. On ne naît pas comme une feuille blanche qui attend que l'on y écrive notre récit. Nous sommes déjà porteurs d'histoires. Je suis Félix Durand. Félix pour Félix Leclerc et Durand pour m'enraciner dans une généalogie qui a sa propre mémoire, mémoire qui remonte jusqu'en Normandie. Un de mes amis s'appelle Charles Masson. Ses parents avaient choisi Charles pour faire un jeu de mots avec Charles Manson. Je l'ai déjà écrit : nommer peut être violent.

L'écriture exige une connaissance du territoire et de la mémoire qui va au-delà de la déambulation. Lorsqu'on écrit sur le territoire, on écrit un territoire déjà nommé. Investir ce lieu, ce n'est pas répéter ce lieu. C'est encore et toujours renommer. C'est se rendre compte que par l'écriture, nous nommons nous aussi et il faut toujours remettre en question ce que nous nommons. L'écrivain·e doit tenter de voir et d'entendre les tensions qui sont en jeu dans le territoire et se rappeler que la mémoire du territoire ne sera jamais couverte dans son entièreté, qu'il demeure, lorsque le texte est terminé, encore quelque chose à déterrer. Habiter le territoire ne constitue pas, pour moi, une expérience confortable. C'est peut-être d'ailleurs les lieux où l'on se sent le mieux qu'on habite le moins puisque nous les prenons souvent pour acquis. Il n'y a, je crois, que le territoire de l'écriture que j'habite puisque je trouve le loisir d'y créer un imaginaire, une mémoire que je peux investir à ma façon, que je peux déconstruire, puis renommer et renommer à nouveau.

L'écriture, même lorsqu'elle relève d'une démarche déambulatoire, n'est pas directement liée à l'espace arpenté. Elle forme un nouveau territoire qui contient ses propres codes et ses propres frontières, tous deux dictés par le langage. On peut faire ce que l'on veut du langage, cela est à la fois une superbe liberté et un danger immense. Un peu comme le territoire, le langage possède sa propre mémoire et c'est là que résident ses risques. J'ai noté dans un carnet un très beau passage de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty :

Nous vivons dans un monde où la parole est instituée. Pour toutes ces paroles banales, nous possédons en nous-mêmes des significations déjà formées. Elles ne suscitent en nous que des pensées secondes ; celles-ci à leur tour se traduisent en d'autres paroles qui n'exigent de nous aucun véritable effort d'expression et ne demanderont à nos auditeurs aucun effort de compréhension [...] Notre vue sur l'homme restera superficielle tant que nous ne remonterons pas à cette origine, tant que nous ne retrouverons pas, sous le bruit des paroles, le silence primordial, tant que nous ne décrirons pas le geste qui rompt le silence. La parole est un geste et sa signification un monde.

Nous avons vite fait d'instrumentaliser les mots jusqu'à les vider de leurs significations premières. L'écrivain·e doit être conscient·e qu'il et elle manipule aussi le langage, mais doit aussi lutter contre la tentation d'user de paroles toutes faites et d'expressions convenues afin de pouvoir restituer une polysémie aux mots. L'écriture doit faire violence au langage. Je crois que la poésie peut prendre parole pour résister à notre réalité marchande, réalité qui valorise l'instantanéité du sens. C'est cette

instantanéité que je souhaite remettre en question dans ma pratique d'écriture. La poésie constitue un appel à la découverte d'un nouveau savoir qui s'oppose à une logique de production. Où on l'entend *Dépêche-toi*, la poésie rétorque *Ralentis*. Elle se tient à l'écart des notions du rentable, du quantifiable et du profitable. Elle restitue et transmet la mémoire du langage que l'on tend à oublier. Je souhaite porter une attention toute particulière à l'étymologie des mots afin de mettre en lumière leurs transformations. Par exemple, qui se souvient que le terme renard est né au Moyen Âge avec le *Roman de Renart* et qu'on utilisait avant cela le terme désormais disparu de goupil pour désigner cet animal ? Qui sait que le mot *plagiaire* était utilisé dans la Rome antique pour qualifier un individu qui kidnappait un enfant ?

L'aspect formel d'un texte témoigne également d'une volonté d'habiter un territoire. L'occupation spatiale de la page blanche est possible. On marche dans la ville comme on parcourt le texte. On peut y faire résonner le silence, y imposer un rythme, y montrer les tensions mémorielles qui sont en jeu. Cette réflexion n'est jamais tout à fait absente de mon écriture. La page a pour moi quelque chose du rouleau de piano mécanique. La musique du texte se joue autant dans les mots que dans les blancs qui sont à mes yeux une absence signifiante. Ils proposent de nouvelles façons de lire. Ils entraînent parfois un effet de

chute (accélération du rythme) et parfois, ils agissent comme des blocs denses (décélération du rythme). Tel le 4'33" de John Cage, le territoire de la page montre que le silence est plein, que quelque chose s'y joue, qu'il est un drame à part entière. Les silences sont nécessaires en écriture. Ils permettent de suspendre le texte pour nous montrer qu'une musique a lieu entre les lignes. Surtout, ils évacuent ce qui relève des *paroles banales* que dénonce Merleau-Ponty. Dans le silence, j'entends des bruits qui ne sont pas ceux de l'insignifiance. Dans le silence, j'entends l'origine des choses.

Bibliographie

DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien. 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1994, 448 p.

MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, 560 p.